

1

Après-midi hivernal

L'hiver est rigoureux cette année. Mais les maisons sont minuscules et ne peuvent accueillir tous les camarades du quartier. Alors les enfants sortent se retrouver dehors, emmitoufflés dans leurs habits les plus chauds. Pour braver le froid, ils bougent, ne tiennent pas en place et courent sur les trottoirs désertés. Sarah, la petite sœur de Lilly, a rejoint les enfants de son âge. Ils apprennent à compter en sautant à cloche-pied sur les marches des escaliers des maisons. Ils répètent leurs calculs comme une poésie, avec cœur et persévérance. De son côté, une bande de garçons vêtus de gros pull-overs en laine et de pantalons épais a récupéré des crosses de hockey. Ils s'entraînent au milieu de la chaussée glissante, s'esquivant au dernier moment, lorsqu'un véhicule vient à passer. Candice, Maya et



Lilly préfèrent le *double dutch*. Elles y jouent des heures durant. Deux d'entre elles tournent les cordes le plus rapidement possible, la troisième est au centre et doit exécuter des figures en sautant, en évitant de s'emmêler les pieds. Maya est la plus souple des trois, Candice met toute son énergie à ne jamais faillir. Quant à Lilly, elle aime sauter le plus haut possible. Et peu importe si elle ne coordonne pas toujours bien ses mouvements.

– Les filles, venez goûter!

C'est la voix de Barbara, la maman de Candice. Lilly et son amie abandonnent Maya, qui

rejoint ses frères, et récupèrent au passage leurs petites sœurs sur les marches de la maison voisine.

Le chocolat chaud fume. Barbara a préparé des cookies, que les filles engloutissent. Quand les bols sont vides, les grandes laissent leurs petites sœurs jouer aux dés devant le poêle pour s'enfermer dans la chambre de Candice et commencer leurs devoirs. Elles enchaînent les exercices de mathématiques et de grammaire, puis elles se mettent à apprendre la poésie pour le lendemain, *Crépuscule hivernal*, de la poétesse Angelina Weld Grimké.

*Un silence fatal,
Déjà chassé par un murmure, un soupir, un souffle ;
Une poignée d'arbres, maigres, nus et frileux,
Griffonnant leur chevelure sur un ciel vert et or.*

*Un sentier qui longe les cachettes des bleuets ;
Solitaire, éloigné, inflexible, un sapin ;
Et tout au-dessus, qui apparaît peu à peu,
Une étoile que j'admire avant que les champs
ne s'assombrissent.*

Candice et Lilly lisent à haute voix les vers et disent le murmure du silence, la couleur du ciel vert et or, et l'étoile qui brille au-dessus des champs devenus bruns. Elles répètent plusieurs fois, elles chantent le poème, tout en regardant dehors les nuages devenir sombres et épais.

– Enfin, on a terminé! s'exclame avec soulagement Candice en s'allongeant sur son lit.

– Tu veux qu'on fasse quoi, maintenant? demande Lilly.

– J'sais pas...

Leurs mentons se posent sur le rebord de la fenêtre glaciale. Le froid vient se faufiler jusqu'à leurs nez. Candice attrape son édredon en plumes pour recouvrir leurs corps, pendant qu'elles observent les garçons qui s'acharnent encore à jouer au hockey sur la route de plus en plus glissante.

– Ils forment une belle équipe. Peut-être qu'un jour ils joueront avec les Rangers... murmure Candice.

– En national, avec l'équipe de New York? demande Lilly.

– Oui.

– Tu rêves!

– Mais non, pas du tout!

– Ils n’auront jamais le droit de jouer avec les Blancs!

– Un jour, peut-être... continue Candice.

Lilly hausse les épaules. Candice peut croire ce qu’elle veut, Lilly n’est pas naïve. Elle sait que le mot « impossible » existe pour les enfants de Harlem. Elles continuent à regarder en silence le match improvisé. Les cris des hockeyeurs résonnent dans la rue, et c’est à peine si elles entendent leur propre souffle. Tout à coup, Candice regarde Lilly avec intensité.

– Oui? Qu’est-ce qu’il y a?

– Quand même, t’es pâle... lui répond Candice.

– Pourquoi tu dis ça?

C’est la première fois que Candice fait allusion au métissage de son amie. Lilly ne sait pas trop quoi dire. Elle tend alors le bras et remonte son gilet jusqu’au coude.

– Mets ton bras à côté du mien.

Candice, surprise, l’imite.

Leurs deux peaux côte à côte. Leur noirceur voisinant celle de l’autre.